



HAL
open science

L'eau et l'imaginaire corporel dans les jardins italiens au XVI^e siècle

Hervé Brunon

► **To cite this version:**

Hervé Brunon. L'eau et l'imaginaire corporel dans les jardins italiens au XVI^e siècle. Les Carnets du paysage, 2023, Eau, 42, p. 80-91. halshs-04196981

HAL Id: halshs-04196981

<https://shs.hal.science/halshs-04196981>

Submitted on 5 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright



L'eau et l'imaginaire corporel dans les jardins italiens au XVI^e siècle

HERVÉ BRUNON

Historien des jardins, du paysage et de l'écologie,
directeur de recherche au CNRS (Centre André Chastel, Paris)

“Nous sommes des hommes de serre ; ils étaient des plein-vent. Des hommes proches de la terre et de la vie rurale. Des hommes qui, dans leurs cités même, retrouvaient la campagne, ses bêtes et ses plantes, ses odeurs et ses bruits. Des hommes de plein air, voyant mais sentant aussi, humant, écoutant, palpant, aspirant la nature par tous leurs sens¹.” Cette affirmation du grand historien Lucien Febvre à propos du siècle de Rabelais renvoie à un fait capital : le corps a bien une histoire². À chaque époque et dans chaque société, il existe, pourrait-on préciser, un *imaginaire corporel*, c'est-à-dire un réseau de représentations collectives et individuelles du corps et de ses rapports à l'environnement, qui conditionne les pratiques. Or il est un domaine dans lequel cet imaginaire corporel s'exprime avec clarté : l'histoire des jardins. Dès 1972, Eugenio Battisti le soulignait avec force :

“L'histoire, telle que la décrivent les documents littéraires, l'archéologie et les œuvres d'art congelées dans les musées, est presque inévitablement une falsification, une simple coquille vide. Ce malentendu se révèle tout particulièrement dans l'histoire des jardins, qui sont des lieux à vivre et non à regarder en photographie, de splendides architectures qui ne sont pas seulement faites de tonnelles, de parterres et d'allées, mais aussi de sensations diverses et contrastées, de dispositifs dynamiques qui transforment l'âme comme le corps³.”

1. Lucien Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais* (1942), Albin Michel, “L'évolution de l'Humanité”, Paris, 1968, p. 394.

2. Pour la période qui nous intéresse, voir avant tout Georges Vigarello (dir.), *Histoire du corps. I. De la Renaissance aux Lumières* (2005), Le Seuil, Paris, “Points”, 2011.

3. Eugenio Battisti, “*Natura Artificiosa to Natura Artificialis*”, dans *The Italian Garden* [actes du colloque de Dumbarton Oaks], sous la direction de David. R. Coffin, Trustees for Harvard University, “Dumbarton Oaks Colloquium on the History of Landscape Architecture”, Dumbarton Oaks, Washington (DC), 1972, p. 1-36 (p. 3).

L'eau est une composante essentielle des jardins⁴. Quelles étaient ses fonctions dans les jardins italiens du XVI^e siècle ? À quel imaginaire corporel renvoyait-elle ? Aujourd'hui, même si le changement climatique en fait une ressource de plus en plus précieuse, l'eau s'écoule abondamment de nos robinets, claire et parfaitement potable. Il n'en était rien à l'époque moderne et l'on préférait souvent boire du vin plutôt qu'un liquide douteux et potentiellement néfaste. Comment, alors, interpréter l'omniprésence de l'eau dans les grands jardins princiers ? Il faut se plonger dans les textes des contemporains, notamment médicaux, pour saisir les enjeux de cette véritable mise en scène de l'élément aquatique⁵.

Une climatisation du jardin En écho à l'observation de Lucien Febvre, Marie-Madeleine Fontaine note au sujet du jardin français de la même période que "l'un des désirs les plus constamment satisfaits [...] est celui de la fraîcheur que procurent les feuillages et les eaux vives ou dormantes, au point que ce jardin

entretient une humidité froide qui nous serait certainement aujourd'hui insupportable, tant on imagine mal à quel point tous ces hommes de plein air veulent saisir la fraîcheur, s'abandonner à elle⁶". C'est encore plus vrai en Italie, où le climat méditerranéen suscite des jeux d'eau en abondance, certains sophistiqués. Tout particulièrement, les *scherzi d'acqua*, littéralement "plaisanteries d'eau", jaillissent à l'improviste pour baigner par surprise le spectateur⁷ – ces dispositifs facétieux se répandront dans tous les jardins européens jusqu'au XVII^e siècle, ainsi qu'en témoigne un admirable dessin de Rubens. À Pratolino, le parc (*barco*) créé près de Florence entre 1575 et 1585 par Bernardo Buontalenti pour le grand-duc de Toscane François I^{er} de Médicis, ils étaient omniprésents, comme l'atteste le journal du voyageur écossais Fynes Moryson, qui visite le jardin en 1594 :

"De dessous les escaliers du palais et les pavements qui l'entourent on peut faire jaillir, en tournant un robinet, de puissants jets d'eau ; en effet, compte tenu de la chaleur, on s'amuse ici à doucher les visiteurs de cette façon⁸."

Dans sa description de la *villa civile*, un projet idéal, Anton Francesco Doni explique : "Sous la grotte, j'aimerais qu'une partie de l'eau soit dissimulée ; au contact d'un pied sur le sol, elle jaillirait des deux côtés par des jets fins, hauts de deux ou trois brasses [environ 1,50 mètre], depuis les murets servant de siège comme des parties où l'on reste debout, en atteignant les gens qui se retrouveraient dans un tel lieu pour leur plaisir. On prévoira certains abris à l'attention de celui qui connaîtra les secrets des

4. Pour une approche générale, voir Michel Baridon, *L'Eau dans les jardins d'Europe*, Mardaga, Paris, 2008.

5. Les analyses qui suivent reprennent l'approche développée dans Hervé Brunon, *Pratolino : imaginaire de la nature dans l'Italie de la seconde moitié du XVI^e siècle* (2001), thèse de doctorat de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, édition numérique, 2008, chap. II, "Sensations : palper l'espace", en ligne sur <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00349346>.

6. Marie-Madeleine Fontaine, "Mécènes au jardin", dans Hervé Brunon (dir.), *Le Jardin, notre double. Sagesse et déraison*, Autrement, Paris, 1999, p. 141-156 (p. 154-155).

7. Sur les *scherzi d'acqua*, voir Hervé Brunon et Monique Mosser, *L'Imaginaire des grottes dans les jardins européens*, Hazan, Paris, 2014, p. 244-250.

8. Fynes Moryson, *An Itinerary Containing his Ten Yeeres Travel* (1617), James Maclehose and Sons, Glasgow, 4 vol., 1907-1908, vol. I, p. 328 (trad. Michel Baridon, *Les Jardins. Paysagistes – jardiniers – poètes*, Robert Laffont, Paris, 1998, p. 672-674).



Pierre Paul Rubens, *Le Jardin d'amour*, 1633-1635, plume, encre brune et couleurs, New York, The Metropolitan Museum of Art.

conduites d'eau, afin de pouvoir fuir au sec ; les autres le suivant, une fois revenus au calme, pourraient être encore plus baignés et rafraîchis⁹."

Le plus souvent placés comme ici dans les grottes, ces mécanismes en accentuent l'ambiance froide : on pourrait parler d'une véritable "climatisation" du jardin, exploitant le savoir hydraulique et donc l'une des formes de l'avant-garde technologique de l'époque.

De ce point de vue, l'un des jardins les plus exemplaires reste la villa d'Este à Tivoli, aménagée de 1550 à 1572 sous la direction de Pirro Ligorio pour le compte du cardinal Hippolyte d'Este. Lorsqu'il s'y rend, Montaigne, venu en Italie pour découvrir les merveilles de la Péninsule mais aussi soigner sa gravelle par les eaux, compare la villa d'Este (par métonymie Ferrare) et Pratolino (Florence) :

"Pratolino est fait justement à l'envie de ce lieu. En richesse et beauté de grottes, Florence surpasse infiniment ; en abondance d'eau, Ferrare ; en diversité de jeux et

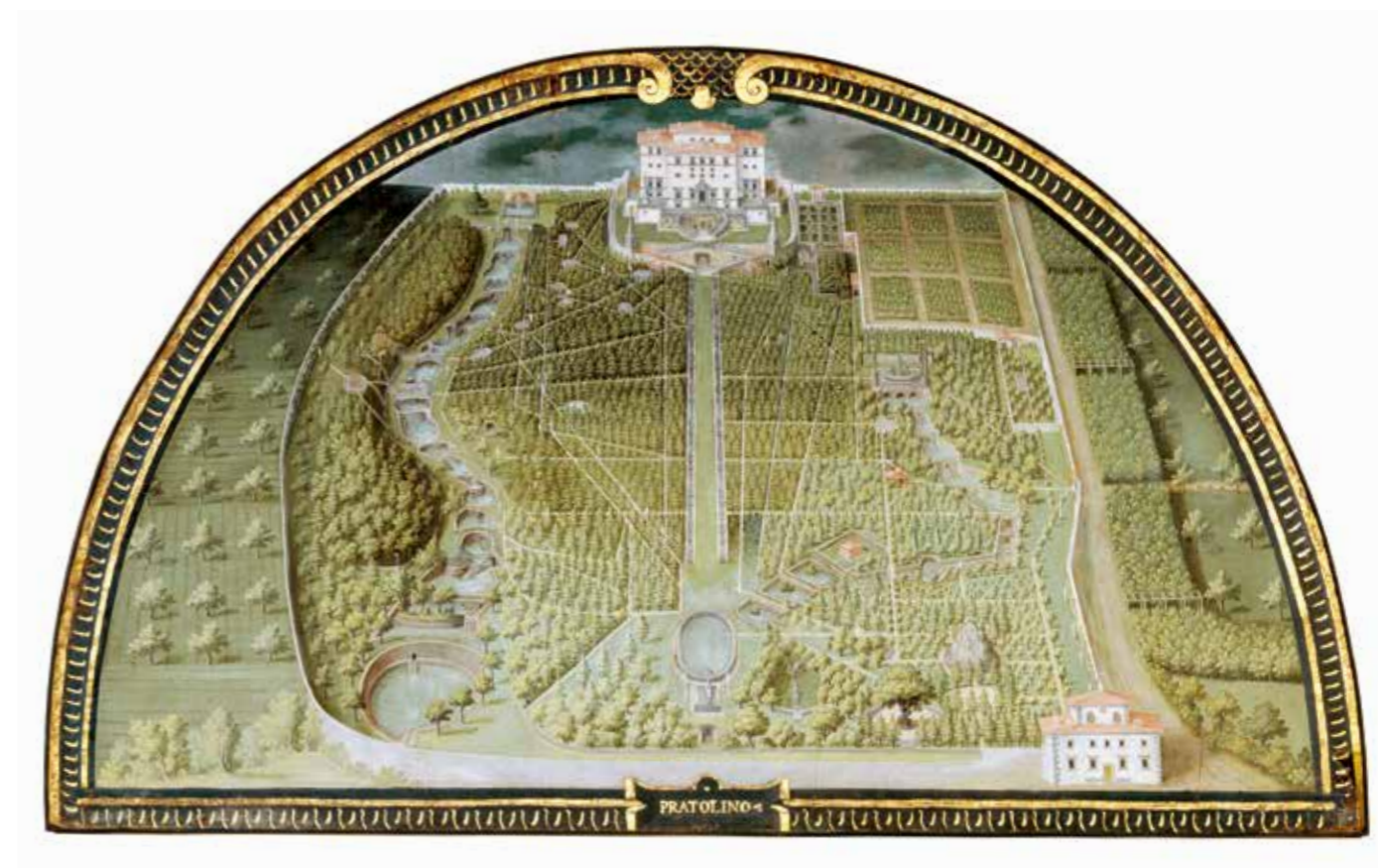
9. Anton Francesco Doni, *Le Ville* (vers 1557), ms. Reggio Emilia, Biblioteca municipale, Reggiano F 536, fol. 5-55, éd. Paola Barocchi, *Scritti d'arte del Cinquecento*, Riccardo Ricciardi, Milan/Naples, 3 vol., 1971-1977, vol. III, p. 3329.



Tivoli, villa d'Este, fontaine de la Sibylle (détail).

de mouvements plaisants tirés de l'eau, ils sont pareils, si le Florentin n'a quelque peu plus de mignardise en la disposition et ordre de tout le corps du lieu ; Ferrare en statues antiques, et en palais, Florence ; en assiette du lieu, beauté du prospect, surpasse infiniment Ferrare et dirais en toute faveur de nature, s'il n'avait ce malheur extrême que toutes les eaux, sauf la fontaine qui est au petit jardin tout en haut et qui se voit en l'une des salles du palais, ce n'est qu'eau du Teverone duquel il a dérobé une branche, et lui a donné un canal à part pour son service. Si c'était eau claire et bonne à boire, comme elle est au contraire trouble et laide, ce lieu serait incomparable, et notamment sa grande fontaine qui est la plus belle manufacture et plus belle à voir avec ses dépendances que nulle autre chose ni de ce jardin ni d'ailleurs. À Pratolino, au contraire, ce qu'il y a d'eau est de fontaine [source] et tirée de fort loin¹⁰."

10. Michel de Montaigne, *Journal de voyage* (1580-1581), éd. Fausta Garavini, Gallimard, Paris, 1983, p. 235.



Giusto Utens, *Pratolino*, vers 1600, Florence, villa La Petraia.



Florence, jardin Boboli, fontaine de Neptune.

11. Il s'agit de l'Acqua Vergine. Dans la suite, le passage coupé rappelle les grands travaux menés par Agrippa pour l'adduction d'eau à Rome.

12. Claudio Tolomei, "A M. Giovambattista Grimaldi (26 juillet 1543)", dans *Delle lettere di M. Claudio Tolomei libri sette*, Gabriel Giolito de Ferrari, Venise, 1547, fol. 31r-v, repris dans Margherita Azzi Visentini (éd.), *L'arte dei giardini. Scritti teorici e pratici dal XIV al XIX secolo*, Il Polifilo, Milan, 2 vol., 1999, vol. I, p. 242-244 (p. 242). La troisième grâce fut la "douce et courtoise compagnie" des gentilshommes réunis à diner.

13. Leon Battista Alberti, *L'architettura [De re aedificatoria]*, éd. et trad. italienne Giovanni Orlandi, introduction et notes Paolo Portoghesi, Il Polifilo, Milan, 2 vol., 1966, vol. I, livre V, chap. 17, p. 417 et vol. II, livre IX, chap. 2, p. 793.

14. Il s'agit bien entendu d'une image éminemment symbolique, mais qui reflète les pratiques sociales du XV^e siècle.

15. Agostino Del Riccio, *Agricoltura sperimentale* (1595-1598), Florence, Biblioteca Nazionale Centrale, ms. Targioni Tozzetti 56, vol. I, fol. 60r-v (éd. Detlef Heikamp, "Agostino del Riccio, Del giardino di un re", dans Giovanna Ragionieri (dir.), *Il giardino storico italiano. Problemi di indagine, fonti letterarie e storiche*, Leo S. Olschki, Florence, 1981, p. 59-123 [p. 93-94]).

Cette attention à la qualité de l'eau se retrouve sous la plume de Claudio Tolomei, un érudit siennois, dans la fameuse lettre (1543) qui décrit le nouvel art des fontaines à Rome :

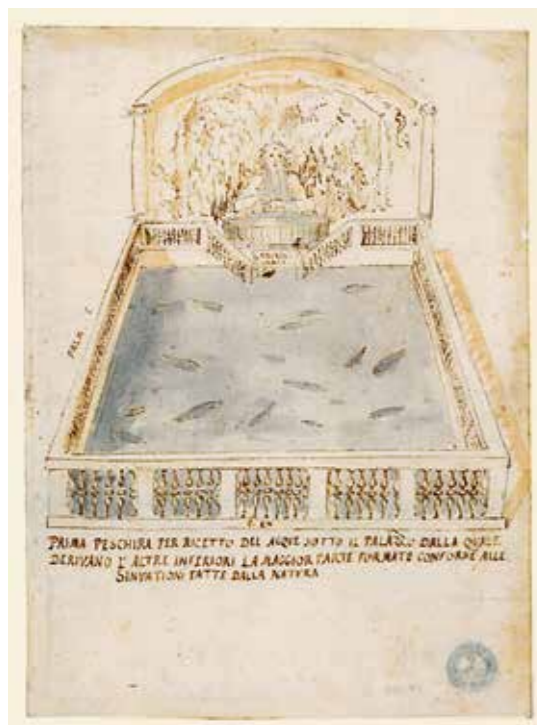
"Je fus hier soir à dîner dans le quartier de Trevi au jardin d'Agabito Belluomo, où je trouvai réunies trois douceurs, qui comme trois grâces me remplirent de contentement et de plaisir. La première fut de voir, entendre, me baigner et goûter de cette belle eau, laquelle était si propre et si pure qu'elle semblait réellement vierge, ainsi qu'on la nomme¹¹. [...] La deuxième grâce fut l'ingénieux artifice, retrouvé depuis peu, de faire les fontaines ; l'usage s'en observe déjà dans plusieurs lieux de Rome¹²."

Tolomei se baigne dans la fontaine et boit de son eau, "si propre et si pure".

Se baigner dans un vivier La baignade était bien l'une des activités corporelles que le jardin pouvait accueillir et nombre de viviers servaient de piscines ou de *natationes*, comme l'indiquait Leon Battista Alberti dans son traité *De re aedificatoria* (1485)¹³ et comme le suggère une miniature du *De sphaera*, traité d'astrologie écrit et décoré vers les années 1450-1460 en Lombardie¹⁴. Ainsi, dans le *bosco* de son projet idéal de jardin royal, le dominicain Agostino Del Riccio prévoit un vivier parfaitement adapté à cet usage. Il s'agit d'un bassin octogonal, librement dérivé de celui du jardin Scali au Borgo Pinti à Florence et de la fontaine de Neptune à Boboli. Surmonté d'une statue de Neptune en bronze entourée de figures marines de marbre, il possède bien une fonction ornementale, mais apparaît aussi entièrement adapté au bain et à la natation, au point d'éviter tout risque de noyade :

"Tu peux faire, au milieu du grand *prato* du premier *labyrintho*, un *vivaio* où l'on descende par dix degrés de marbre blanc [...], mais tu diviseras ce lac en deux parties, avec des ferronneries servant de grille. Dans la première partie, l'eau ne sera pas plus haute que la poitrine d'un homme de taille moyenne, afin que ceux qui ne savent pas nager puissent aller s'y laver en sécurité ; la seconde partie, où l'eau sera profonde de six *braccia* [environ 3,50 mètres], servira à ceux qui savent nager comme des poissons [...]. Il faut encore prévoir de nombreux creux et gîtes sous l'eau, pour que les poissons de diverses sortes puissent s'y cacher quand les gens se baignent¹⁵."

"Comme des poissons dans l'eau" : l'expression pourrait résumer ce bonheur du contact direct avec l'élément liquide. À Pratolino, le vivier du Masque situé au début de la séquence occidentale de bassins à déversoir (*tonfani* ou *gamberaie*) était bien



Giovanni Guerra, *Le Vivier du Masque à Pratolino*, vers 1604, plume et aquarelle, Vienne, Graphische Sammlung Albertina.

une piscine. Comme le suggère la lunette de Giusto Utens et le représente clairement un dessin de Giovanni Guerra, le bassin, rempli de poissons, était entouré d'une balustrade ; deux escaliers symétriques permettaient d'y descendre. Le fond était en fait incliné – ainsi qu'on l'observe aujourd'hui encore –, et la profondeur variait ainsi d'environ 15 centimètres à la hauteur d'un homme¹⁶. Cette *peschiera* permettait donc, comme le souhaite Del Riccio, de se baigner au milieu des poissons, avec bonheur et en toute sécurité¹⁷...

On comprend mieux l'exigence de pureté de l'eau qui se manifeste dans les témoignages de l'époque. Parmi ces derniers, relevons celui du célèbre médecin et philosophe aristotélicien d'Arezzo, Girolamo Borro, alors professeur à l'université de Pise, qui dédie en 1578 à Jeanne d'Autriche, l'épouse de François I^{er} de Médicis, son traité sur le problème des marées, déjà publié en 1561 sous un pseudonyme¹⁸ : ayant été incarcéré pour hérésie, il tenait à la protection grand-ducale. Son dialogue s'ouvre sur l'éloge de son lieu fictif, le jardin grand-ducal de Boboli à Florence¹⁹ ; l'auteur a recours à un lieu commun en voulant démontrer qu'il est supérieur aux villas antiques. Pour cela, il parle en médecin : elles étaient construites dans les zones littorales de Rome et de Naples, infestées de marécages, où l'inconfort et les maladies étaient causés par la chaleur, la poussière et les insectes en été, par la boue et les inondations en

hiver. Cet air "triste" s'accompagnait d'eaux fort mauvaises, et il fallait faire venir l'eau de très loin, grâce à de coûteux aqueducs, dont les conduites de plomb gâtaient sa qualité. En revanche, à Boboli, écrit-il, "l'air tempéré se trouve distant des marécages ; le lieu est orienté vers l'Aquilon et le Ponant : c'est pourquoi soufflent des vents qui chassent des corps humains toutes les sortes d'infirmités, et ainsi rassèrent les âmes en les rendant aptes aux hautes pensées. [...] Les eaux parfaites, claires et fraîches, qui ne sont pas conduites d'ailleurs mais naissent ici en abondance de sources rocheuses, alimentent fontaines et viviers²⁰."

La trame rhétorique de cette comparaison le fait quelque peu exagérer, puisque même à Boboli l'eau provenait d'un aqueduc. Il est néanmoins significatif que, dans sa description du jardin, ce médecin juxtapose au *topos* du charme d'un lieu idéal pour le dialogue²¹ (*amœnitas loci*) ces considérations sur sa *salubritas* : c'est bien la hantise de la malaria qui se profile à l'arrière-plan, celle des eaux marécageuses et de l'air infesté, y compris par les insectes...

16. Voir Bernardo Sansone Sgrilli, *Descrizione della Regia Villa, fontane, e fabbriche di Pratolino*, Stamperia Granducale, Florence, 1742, p. 24-25, qui précise en outre qu'un vestiaire est percé dans la paroi, et qu'un équipement permettait la production d'eau chaude (peut-être des additions postérieures).

17. Sur les pratiques de la natation à la Renaissance, voir Marie-Madeleine Fontaine, en collaboration avec Guy Bonhomme, "L'art de nager : conceptions humaniste et religieuse ; leur influence dans le développement de la natation du XV^e au XVII^e siècle" (1981), dans Marie-Madeleine Fontaine, *Libertés et savoirs du corps à la Renaissance*, Paradigme, Caen, 1993, p. 33-40.

18. Alseforo Talascapio [Girolamo Borro], *Dialogo del flusso e refluxo del mare*, Busdragho, Lucques, 1561.

.../...



Giusto Utens, *Boboli*, vers 1600, Florence, villa La Petraia.

.../...

19. Cette description de Boboli, qui avait jusqu'ici échappé aux études consacrées à ce jardin, est signalée par Giovanni Targioni Tozzetti, *Notizie dei progressi delle Scienze fisiche in Toscana durante il Regno del Serenissimo Granduca Francesco I* (vers 1750-1780), Florence, Biblioteca Nazionale Centrale, ms. Targioni Tozzetti 189, vol. VIII, p. 33.

20. Girolamo Borro, *Trattato del flusso e reflusso del mare, e dell'inondazione del Nilo* (1578), Giorgio Marescotti, Florence, 1583, p. 3-4.

21. Sur ce procédé littéraire, voir Eva Kushner, "Le rôle structurel du *locus amœnus* dans les dialogues de la Renaissance", *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 34, mai 1982, p. 39-57.

22. Piero Camporesi, *Les Belles Contrées. Naissance du paysage italien* (1992), trad. Brigitte Pérol, Gallimard/Le Promeneur, Paris, 1995, p. 147-159, qui s'appuie essentiellement sur Scipione Mercuri (*De gli errori popolari d'Italia*, Vérone, 1645 ; Mercuri est mort en 1615) et Pietro Cataneo (*Dell'architettura*, Venise, 1567).

23. Giovanni di Vincenzo Saminati, "Dell'edificar delle case e palazzi in villa, e dell'ordinar dei giardini ed orti", dans *Trattato d'agricoltura* (rédigé vers 1580-1590), livre I, chap. 8, 12-14 et 16, ms. Lucques, Archivio di Stato, Dono Paganini 3, (Isa Belli Barsali [éd.], *La villa a Lucca dal XV al XIX secolo*, De Luca, Rome, 1964, p. 231-260 : p. 233-234 et p. 239). Voir de même Andrea Palladio, *I quattro libri dell'architettura* (1570), éd. Licisco Magagnato et Paola Marini, Il Polifilo, Milan, 1980, livre II, chap. 12, p. 143-144.

24. Voir par exemple la *Descrittione di Tivoli*, Paris, Bibliothèque nationale de France, ms. Ital. 1179, fol. 246v-247r (David R. Coffin [éd.], *The Villa d'Este at Tivoli*, Princeton University Press, Princeton, 1960, p. 142) : "Tivoli [...] è celebratissima per la bontà dell'aere, il quale oltre che per la lontananza dalle palude et per la rivelatura del sito è netto d'ogni cattivo vapore e anco continuamente purgato dai venti di settentrione et di Ponente."

25. Hippocrate, *Airs, eaux, lieux*, trad. Pierre Maréchaux, Payot & Rivages, Paris, "Petite bibliothèque", 1996, en particulier § 1, p. 47-48. Sur l'"anthropologie environnementale" chez Hippocrate, voir notamment Jacques Jouanna, "Terre, pays et paysage chez Hippocrate", dans Christine Mauduit et Pascal Luccioni (dir.),

.../...

L'immersion salubre Force est de constater l'actualité de ces préoccupations tout au long de la seconde moitié du XVI^e siècle, soulignée par l'historien Piero Camporesi à partir de textes de médecins et de traités d'architecture²².

Les sources relatives à l'art des jardins continuent d'ailleurs à y faire allusion. Un théoricien comme le Lucquois Giovanni di Vincenzo Saminati explique par exemple que la villa doit être ouverte à un vent salubre, éloignée des eaux stagnantes et putréfiées, située de préférence dans une zone de collines riche en eaux de source et de rivière de qualité²³. Les descriptions des grands jardins louent de leur côté la salubrité de leur site²⁴.

La matrice de cette véritable obsession tient dans la tradition médicale issue de l'Antiquité, qui prête la plus grande attention aux qualités du milieu ambiant, au *periechon*. Le traité hippocratique *Airs, eaux, lieux* enseigne au praticien à tenir compte des associations entre les lieux et leurs climats d'une part, de l'autre les pathologies²⁵ : il ouvre la voie à une véritable "géomancie" qui marquera durablement le rapport occidental au paysage et, en ce sens, l'architecte albertien est aussi médecin²⁶. Le traité *De la nature de l'homme*, attribué à Hippocrate ou à son gendre Polybe, expose la fameuse théorie humorale et le principe de la crase évolutive : la santé provient d'un juste mélange ou tempérament. L'auteur explique que, si les maladies sont généralement dues à un déséquilibre dans la proportion des quatre humeurs, notamment en fonction des saisons, les épidémies sont spécifiquement liées à une altération de l'air : "Quand un grand nombre d'hommes sont saisis en même temps d'une même maladie, la cause en doit être attribuée à ce qu'il y a de plus commun, à ce qui sert le plus à tous ; or, cela, c'est l'air que nous respirons²⁷." Pour Galien, l'air parvient aux poumons puis au cœur où il est transformé en *pneuma* vital qui se diffuse dans tout le corps²⁸. Il vaut mieux prévenir que guérir, et donc fuir les menaces d'un air corrompu.

Piero Camporesi va jusqu'à dire qu'au XVI^e siècle "l'homme était fait d'air et vivait dans le vent, il se mouvait dans l'air comme un poisson dans l'eau, par sa bouche, ses narines, les pores de sa peau, l'invisible élément le baignait, l'enveloppait, le pénétrait²⁹", une affirmation qui paraît d'une certaine manière confirmée par les travaux de Georges Vigarello sur l'histoire des pratiques médicales et hygiéniques en France et leur relation à l'imaginaire du corps. Ces derniers dégagent le rôle de ce principe de dépendance du corps par rapport au milieu ambiant³⁰, en particulier illustré dans une conviction tenace au XVI^e siècle : la faiblesse des enveloppes corporelles, la porosité de la peau ; "la chaleur et l'eau ne feraient qu'engendrer des fissures ; la

.../...

Paysage et milieux naturels dans la littérature antique, Centre d'études et de recherches sur l'Occident romain, université Jean Moulin – Lyon 3/De Boccard, Lyon, 1998, p. 83-96.

26. Sur le rôle fondateur de ce traité dans l'art des jardins et la théorie architecturale, voir les perspectives ouvertes par Philippe Nys, "Des airs, des eaux, des lieux. À propos d'un traité d'Hippocrate", dans Michel Mangematin, Philippe Nys et Chris Younès (dir.), *Le Sens du lieu*, Ousia, Bruxelles, 1996, p. 385-434.

27. Hippocrate, *De l'art médical*, trad. Émile Littré, éd. Danielle Gourevitch, Librairie générale française, Paris, 1994, *De la nature de l'homme*, § 9, p. 151.

28. Sur la respiration chez Galien, voir André Pichot, *Histoire de la notion de vie*, Gallimard, Paris, 1993, p. 179-190.

29. Piero Camporesi, *Les Belles Contrées. Naissance du paysage italien*, *op. cit.*, p. 151.

30. Georges Vigarello, *Histoire des pratiques de santé. Le sain et le malsain depuis le Moyen Âge* (1993), Le Seuil, Paris, 1999, p. 50-62.

31. Georges Vigarello, *Le Propre et le Sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Le Seuil, Paris, 1985, p. 17-19.

32. Georges Vigarello, *Histoire des pratiques de santé*, *op. cit.*, p. 81.

33. Sur cette idée finaliste de la "nature médecin", présente dans certains textes hippocratiques et paradigmatiques chez Aristote, voir André Pichot, *Histoire de la notion de vie*, *op. cit.*, p. 22.

34. Le principe de réalité "forme couple avec le principe de plaisir qu'il modifie : dans la mesure où il réussit à s'imposer comme principe régulateur, la recherche de la satisfaction ne s'effectue plus par les voies les plus courtes, mais elle emprunte des détours et ajourne son résultat en fonction des conditions imposées par le monde extérieur" (Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse* [1967], Presses universitaires de France, Paris, 1997, p. 336).

peste, enfin, n'aurait qu'à s'y glisser. [...] Le bain et l'étuve sont dangereux parce qu'ils ouvrent le corps à l'air." Il s'agirait du facteur principal de la disparition progressive des pratiques du bain, que l'on perçoit dans l'interdiction des étuves publiques, et qui laissera place à une nouvelle conception de la propreté fondée sur le nettoyage de la peau par le linge. Ainsi dans la baignade, le corps serait véritablement "pénétré" par les éléments extérieurs et potentiellement menacé. Mais *a contrario*, cette porosité peut devenir salubre dans le cas d'une eau aux vertus curatives qui permettra par exemple de corriger les humeurs au moyen de l'hydrothérapie³¹.

Replacé dans le contexte d'une culture qui envisage essentiellement le soin du corps comme un mode de vie préventif, un régime prophylactique plutôt qu'une thérapie au sens strict, et pour qui "l'image de l'efficacité des contacts purs demeure sans doute dominante³²", le jardin paraît bien assumer une fonction médicale aussi primordiale que le bain thermal. "Immergé" dans cet espace dont on s'était assuré la *salubritas*, dont l'air et l'eau possédaient une pureté suffisante, comme l'affirmait Girolamo Borro à propos de Boboli, le corps était non seulement en sécurité, mais pouvait recevoir les bienfaits d'un milieu ambiant "sélectionné".

Pour les hommes du XVI^e siècle, la nature en tant qu'environnement physique était susceptible de tuer aussi bien que guérir : *natura medicatrix*, résume la formule hippocratique³³. Cet imaginaire de *l'immersion salubre* dont nous avons retracé quelques repères semble reporter sur le jardin, comme par un "principe de réalité", celui d'un contact avec la nature stimulé par le "principe de plaisir³⁴". C'est parce qu'il constituait un milieu abrité de toute insalubrité que le jardin pouvait alors offrir au corps un lieu où s'épanouir et ouvrir tous ses sens, où se laisser plonger comme le nageur nu dans l'eau fraîche et transparente.